

Le 2 juin 1980 à l'UNESCO, le discours du Pape retentit comme un coup de tonnerre¹. Dans l'opinion française, les présupposés de la vulgate marxiste demeuraient une évidence. Toute analyse de la société reposait sur le primat des rapports de forces économiques, même si des critiques étayées avaient déjà ébranlé l'édifice théorique du socialisme dit scientifique. Ce présupposé économiste était, en fait, un point commun de l'Occident libéral et du monde communiste. Jean Paul II renversait ces certitudes en faisant de la culture, donc de l'homme, la base, l'élément décisif des civilisations.

A l'écouter pourtant, la culture ne se réduisait pas aux belles lettres, aux œuvres d'art que depuis plusieurs siècles l'Occident avait commencé de collectionner et de pieusement conserver dans les cimetières de ses musées, imaginaires ou non.

Manifestement, le Pape se situait à une autre profondeur que les autorités qui orientent l'activité culturelle : grands musées, media audio-visuels, investisseurs, gouvernements... En l'écoutant, nous découvriions un philosophe dont la connaissance des systèmes idéologiques était fondée sur leur étude, mais aussi sur l'expérience de leur mise en œuvre historique. Ce renversement de l'analyse marxiste paraissait d'autant plus impressionnant que Jean Paul II était le témoin, après en avoir été la victime, de ce qui s'était passé et se passait alors encore dans l'empire soviétique. Dans sa patrie, le communisme avait succédé en 1945 à l'occupation nazie de 1939.

I

La scène politique et culturelle occidentale n'était pas habituée à entendre sur la culture un langage tenu à la lumière du Christ, fort d'une pensée personaliste et doté d'une méthode phénoménologique susceptible d'éclairer la réflexion sur notre destin politique. Le Pape considérait l'homme dans son intégralité, l'homme « *unique, complet et indivisible qui s'exprime et s'objective dans et par la culture. L'homme doté de droits inaliénables est l'artisan de la culture* » (8). Et Jean Paul II d'ajouter : « *On ne peut dès lors envisager l'homme comme la résultante des relations de production à une époque déterminée* » (8). Les relations de production conditionnent assurément nos sociétés ; elles constituent une clé pour la compréhension de l'homme, de sa culture et des multiples formes de son développement. Mais en dernière instance, ce critère n'est pas déterminant.

Les cultures humaines, celles des arts premiers comme celles du libéralisme libertaire, reflètent, on l'a dit, les divers modes de production. « *Cependant, affirmait le Pape, ce n'est pas tel ou tel système qui est à l'origine de la culture ; mais c'est l'homme, l'homme qui vit dans le système, qui l'accepte ou qui cherche à le changer. On ne peut penser une culture sans subjectivité humaine et sans causalité humaine ; ... dans le domaine culturel, l'homme est toujours le fait premier ; l'homme est le fait primordial et fondamental de la culture* » (8).

La causalité humaine ? A quel responsable n'arrive-t-il pas de douter de l'efficacité de son action sur le cours du monde ? La force des choses, les déterminismes économiques et la puissance des divisions laissent-ils place à la subjectivité et à la

¹ DC n. 1788, pp. 603-609

causalité humaine ? Mais qui prévoyait en 1980 les effets qu'entraînerait en Europe l'action personnelle du pape polonais ? Sans méconnaître d'autres innombrables facteurs, en ces jours où les nations des deux côtés du Rideau de fer se rassemblent dans l'Union européenne, comment ne pas saluer l'impact de la contribution majeure de Karol Wojtyła et de quelques autres dans l'institution de cet immense fait de culture ?

Au cœur de la transformation du monde et à la source de la culture, Jean Paul II discerne la présence et la puissance du sujet humain. Les contraintes et les nécessités, les infirmités ne peuvent dissimuler la dignité, l'irréductibilité de « *sa subjectivité spirituelle et matérielle* » (8).

Il nous faut donc comprendre la culture comme l'œuvre de l'homme intégral, de sa subjectivité véritable, de sa personne. S'opposant terme à terme à l'idéologie communiste et à travers elle au libéralisme philosophique, Jean Paul II montrait dans l'homme et sa liberté spirituelle la base de toute culture ; il désignait comme des superstructures la lutte des classes ou les conflits raciaux et la guerre de tous contre tous supposée par l'individualisme libertaire et ses déviances.

« *En effet, qu'il s'agisse d'une absolutisation de la matière dans la structure du sujet humain, ou, inversement, d'une absolutisation de l'esprit dans cette même structure, ni l'une ni l'autre n'expriment la vérité de l'homme et ne servent sa culture* » (8).

Tout était clairement dit et l'accusation d'aliénation renvoyée, comme à revers, au système marxiste.

*

Une telle audace faisait frémir ; elle retentissait comme les trompettes de Jéricho autour des murailles. Ou, pour reprendre une autre image biblique, comme le funeste oracle « Mené, Téquél, Perès » – compté, pesé, divisé – porté par le prophète Daniel (5, 25 sq) sur la royauté impie.

J'avoue que sur le moment ce coup d'éclat ne nous avait pas permis de réfléchir aux fondements sur lesquels reposaient ces puissantes affirmations.

Nous aurions pu percevoir l'affinité de ces fortes paroles avec les déclarations du concile Vatican II sur « un nouvel âge de la culture humaine » (GS 54). En consonance avec les meilleurs idéaux de l'UNESCO, l'Église catholique avait défini la culture en termes simples mais prégnants qui symbolisent la dignité de l'homme et la discrétion de Dieu.

[« *Le mot 'culture' désigne tout ce par quoi l'homme affirme et développe les multiples capacités de son esprit et de son corps ; s'efforce de soumettre l'univers par la connaissance et le travail ; humanise la vie sociale, aussi bien la vie familiale que l'ensemble de la vie civile, grâce au progrès des mœurs et des institutions ; traduit, communique et conserve enfin dans ses œuvres, au cours des temps, les grandes expériences spirituelles et les aspirations majeures de l'homme, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain* » (GS 53 §2).]

« *La culture est l'expression de l'homme ; c'est la confirmation de l'humanité* » disait déjà Jean Paul II aux jeunes polonais rassemblés devant la cathédrale de Gniezno

le 3 juin 1979². « *L'homme crée la culture et par elle l'homme se crée lui-même ; il se crée lui-même par l'effort intérieur de l'esprit, de la pensée, de la volonté, du cœur... Elle naît du service du bien commun et devient un bien essentiel des communautés humaines* ».

Le Pape nous dit trouver cette vision généreuse de la culture dans la relation entre l'Évangile et la vérité humaine, dans le « *lien du message du Christ et de l'Église avec l'homme dans son humanité. Ce lien est créateur de culture dans son fondement* » (10).

*

Le « Mené, Téqel, Perès » du Pape Wojtyla dévoilait aux yeux du monde le colosse aux pieds d'argile ! Très vite, les événements de Gdansk et la pacifique révolte du peuple polonais uni à ses intellectuels parurent aux meilleurs observateurs comme la démonstration par les faits de la vérité des propos tenus à l'UNESCO. Mais il fallut attendre 1989 et la destruction du Mur de Berlin pour que le désenchantement du marxisme achève de libérer les esprits occidentaux de ce « type d'aliénation ».

Cependant la plupart des observateurs, analysant les événements d'Europe et l'action de Jean Paul II, se sont bien gardés de réfléchir à son analyse théorique. Au terme de l'opposition binaire de la guerre froide, ils ont reconnu avec stupéfaction la victoire de Jean Paul II sur le communisme. Mais ils ont aussitôt prédit son échec devant le libéralisme économique de l'Occident. Ainsi la nature des forces que le Pape dévoilait avec évidence leur paraissait-elle aussi négligeable et d'avance défaite qu'elle l'était pour Staline lorsqu'il demandait : « Le Pape ? Combien de divisions ? »

Il semble donc pertinent de nous interroger aujourd'hui :

- N'y avait-il dans le discours de l'UNESCO que le pressentiment de la fin du régime soviétique contre lequel le Pape utilisait les concepts fondamentaux de la dignité humaine et de la liberté chrétienne ? Ne faisait-il que dévoiler, avec l'autorité que lui donnait sa mission, ce que déjà des témoins comme Soljenitsyne avaient pu dénoncer ?

Ou bien

- Proposait-il un outil de compréhension et un message dont la pertinence visait au-delà de la conjoncture le monde du troisième millénaire ?

Pour répondre à cette interrogation, il nous faut reprendre l'intuition profonde de ce discours de 1980. Nous permet-il de comprendre le monde, qui aujourd'hui se défait et se fait sous nos yeux, et d'y agir ?

II

Oui, le discours à l'UNESCO présente une doctrine cohérente et forte. Il n'était pas seulement, ou d'abord, un outil de combat contre le régime soviétique, mais il a pour horizon la mondialisation.

Ce type d'anthropologie était déjà largement présent dans les travaux du Concile Vatican II, notamment dans la Déclaration sur la Liberté de religieuse et dans la Constitution pastorale sur « L'Église dans le monde de ce temps ». Mais on peut, sans trop se tromper, relever dans le discours évoqué la marque personnaliste de Karol Wojtyla et y voir un condensé de l'anthropologie développée par le pape Jean Paul II au cours de son pontificat.

² DC n. 1767, p. 613

« *L'ensemble des problèmes qui se rapportent à l'avenir pacifique de l'homme sur la terre, sont intimement liés* » notait le Pape dès son introduction. Il prenait une comparaison : « *Nous nous trouvons, dit-il, en présence, pour ainsi dire, d'un vaste système de vases communicants. Les problèmes de la culture, de la science et de l'éducation ne se présentent pas, dans la vie des nations et dans les relations internationales, de manière indépendante des autres problèmes de l'existence humaine, comme ceux de la paix ou de la faim. Les problèmes de la culture sont conditionnés par les autres dimensions de l'existence humaine, tout comme à leur tour ceux-ci les conditionnent* » (4).

Cette description de la vie culturelle met en évidence l'interdépendance et l'entrecroisement des réseaux d'analyse. Cette vision unifiante est plus respectueuse de la chose même que la recherche d'une cause matérielle déterminante, les instruments de production dans le marxisme léniniste, ou le marché dans le libéralisme économique.

Cette observation est guidée par une intuition centrale : la primauté de l'homme intégral, de sa liberté, de sa personne. Comme si la foi chrétienne du Pape ne cessait jamais de contempler l'Homme Parfait, l'Homme des Douleurs : *Ecce homo*, l'Homme meurtri, l'Homme libérateur, le Pape exprime sa conviction en une phrase simple et remplie d'autorité : « *Il y a une dimension fondamentale qui est capable de bouleverser jusque dans leurs fondements les systèmes qui structurent l'ensemble de l'humanité et de libérer l'existence humaine, individuelle et collective, des menaces qui pèsent sur elle. Cette dimension fondamentale, c'est l'homme, l'homme dans son intégralité, l'homme qui vit en même temps dans la sphère des valeurs matérielles et dans celle des valeurs spirituelles. Le respect des droits inaliénables de la personne humaine est à la base de tout* » (4).

Dès le 2 octobre 1979, à la XXXIV^e Assemblée générale des Nations Unies, le Pape avait salué en termes solennels la Déclaration Universelle des Droits de l'homme (10 décembre 1948), « *pierre milliaire placée sur la route longue et difficile du genre humain* »³. Au nom de ces droits de la personne humaine, le Pape insiste sur « *la nécessité de mobiliser toutes les forces qui orientent la dimension spirituelle de l'existence humaine, qui témoignent du primat du spirituel dans l'homme* » – de l'éminente dignité de son intelligence et de sa volonté, de son cœur –. Toutes ces forces l'empêchent de « *succomber ... à la monstrueuse aliénation du mal collectif qui est toujours prêt à utiliser les puissances matérielles dans la lutte exterminatrice des hommes contre les hommes, des nations contre les nations* » (4).

Le vocabulaire exprime l'originalité de la pensée. Nous sommes frappés par la fréquence de la mention de l'homme dans le langage du Pape. Il y a là plus qu'une curiosité linguistique : le Pape ne parle pas de la nature humaine abstraitement prise, ni de l'humanité comme d'un collectif, mais de l'homme concret et historique que, dans la langue de saint Thomas commentant Aristote, il nomme le *genus humanum*, le genre humain. « *Genus humanum arte et relatione vivit. L'homme vit d'une vie vraiment humaine grâce à la culture* » (6), aux relations cultivées entre les personnes, les familles, les nations. « *La culture est un mode spécifique de l'"exister" et de l'"être" de l'homme* » (6).

C'est dans ce regard de phénoménologue que le Pape ajoute comme spontanément : « *Dans l'unité de la culture comme mode propre de l'existence humaine, s'enracine en même temps la pluralité des cultures au sein de laquelle l'homme vit* ». Il

³ DC n. 1772, p. 874

précise aussitôt : « *dans cette pluralité, l'homme se développe sans perdre cependant le contact essentiel avec l'unité de la culture en tant que dimension fondamentale et essentielle de son existence et de son être* » (6).

En effet, et nous sommes là au cœur de son affirmation théorique, « *l'homme qui, dans le monde visible, est l'unique sujet ontique de la culture, est aussi son unique objet et son terme* » (7). L'homme est « *le sujet porteur de la transcendance de la personne. Il faut dès lors, affirmer l'homme pour lui-même... Il faut revendiquer l'amour pour l'homme en raison de la dignité particulière qu'il possède* » (10).

C'est la force qui survit à toutes les oppressions et à toutes les destructions.

*

Le Pape déplace ainsi l'idée et la réalité de la culture du côté de l'homme, de son être et non plus de son avoir. Car la relation de l'homme à l'avoir est « *secondaire et relative* ». L'avoir n'a de valeur culturelle que dans la mesure où il sert à l'être, dans la mesure où il aide à être « *plus pleinement homme dans toutes les dimensions de son existence* » (7).

La pertinence de ces affirmations pour le XXI^e Siècle et ses sociétés de consommation ou de sous-développement, disons plutôt de misère, ne peut échapper aux responsables que vous êtes. « *L'expérience des diverses époques, sans en exclure l'époque présente, démontre qu'on pense à la culture et qu'on en parle d'abord en relation avec la nature de l'homme, puis seulement de manière secondaire et indirecte avec le monde de ses produits* » (7).

Cette affirmation prend à contre-pied l'un des traits de notre civilisation qui réduit la culture à la technique, à ses instruments, à ses produits, fussent-ils seulement financiers, bref à l'objet. Nous en voyons le signe dans la place culturelle que prennent désormais dans tous les pays les musées devenus des temples, à l'égal des banques.

Pour lutter contre ces détournements, « *il faut mobiliser les consciences* » pour qu'elles sachent opter entre le bien et le mal, choix qui met à l'épreuve la fécondité et la survie de toute civilisation. « *Il faut se convaincre de la priorité de l'éthique sur la technique, du primat de la personne sur les choses, de la supériorité de l'esprit sur la matière. La cause de l'homme sera servie si la science s'allie à la conscience* » (22). Tout ce qui est techniquement possible n'est pas moralement justifiable. En tout il convient pour aider l'humanité de garder « *le sens de la transcendance de l'homme sur le monde et de Dieu sur l'homme* ».

[Et il conclut :

« *Oui ! l'avenir de l'homme dépend de la culture !*

Oui ! la paix du monde dépend de la primauté de l'Esprit !

Oui ! l'avenir pacifique de l'humanité dépend de l'amour ! ». (23)]

III

La justesse et la pertinence de cette doctrine apparaissent avec plus de force convaincante aujourd'hui, à l'ère de la mondialisation, qu'au temps où l'interprétation de ce message était focalisée sur l'affrontement aux totalitarismes du siècle écoulé.

En donnant cette ampleur humaniste et sacrée à la notion de culture, le Pape nous invite à y voir le lieu où se joue la destinée de l'humanité. Non pas indépendamment des décisions politiques ou des choix économiques, mais comme le facteur physique et moral qui permet de percevoir les enjeux des choix accomplis en tout domaine.

Si la culture résidait seulement dans ses acquis reconnus, dans les avoirs de l'homme, ses objets d'art ou ses produits de consommation, elle ne serait qu'un luxe insultant, inutile dans les périodes tragiques ou les temps de nécessité. Au contraire, la culture se définit fondamentalement par le primat de l'homme et de son agir, elle aide tous et chacun à faire face aux plus profondes tragédies de la peste, de la famine et de la guerre, aux situations extrêmes d'inhumanité. Combien d'entre vous n'en sont-ils pas ici même de vivants témoins ?

Les plus pauvres, les plus démunis peuvent participer à part entière à la culture humaine. Les pauvres sont nos maîtres et nous apportent des trésors d'humanité. C'est là une affirmation peut-être subversive mais inaliénable de la foi chrétienne.

*

C'est en raison de cette idée généreuse de la culture que le Pape adressait une grave mise en garde dans son Message pour la Journée mondiale de la Paix du 1er janvier 2001 :

« En raison de leur forte connotation scientifique et technique, les modèles culturels de l'Occident apparaissent fascinants et séduisants. Mais malheureusement ils révèlent avec une évidence toujours plus grande un appauvrissement progressif dans les domaines humaniste, spirituel et moral. La culture qui les engendre est marquée par la prétention dramatique de vouloir réaliser le bien de l'homme en voulant se passer de Dieu, le souverain Bien ».

Plus récemment encore, nous pouvions relever dans le discours de Jean Paul II aux représentants du monde de la culture, de l'art et de la science du Kazakhstan, le 24 septembre 2001, deux affirmations qui, vingt ans après, éclairent et fondent les paroles de 1980. Parlant à un auditoire essentiellement musulman, l'Évêque de Rome le rappelait : les questions du cœur de l'homme *« renvoient à des valeurs suprêmes qui ont leur fondement ultime en Dieu. A son tour, la religion ne peut pas ne pas se confronter à ces interrogations essentielles sous peine de perdre contact avec la vie ».*

Et après une méditation sur la vérité, le Pape concluait sur la solidarité secrète qui fait l'âme de la culture humaine : *« Celui qui a rencontré la vérité dans la splendeur de sa beauté ne peut que ressentir le besoin d'y faire participer également les autres ».* Telle est la vie de l'esprit, la culture de la vie.

+Jean-Marie Cardinal LUSTIGER
Archevêque de Paris